

VOIX MULTIPLES

Monika Gollet

Poésie

*Aux voix intérieures,
à celles de l'âme,
à celles du monde...*

M.G

SOMMAIRE

Profession de foi	9
Terre	11
Aux amis de la poésie	12
A une jeune poète	13
Amnésie amoureuse	15
Acrobatie	16
Au peintre	17
Automne amoureux	19
Nuit bénie	20
Alea jacta est	21
Cécité	23
Chant pastoral	24
Dans tes bras	25
Origine	26
Des bouts de moi	28
Modernité	30
Désamour	31
Désir de mai	32
Donnez-moi	33
Effeuille-moi	34
L'optimiste	36
Il y a tout dans la nuit	37
J'aime un rêve	39

Je ne viens pas faire fleurir	41
Je suis le vent	42
L'amour	43
La folie du poète	46
Le double	47
Lacrimosa	48
Les baisers	49
L'adieu	50
Lassitude	52
Le vent se lève	54
L'exilé	55
N'approche pas de ta douceur	57
Naufragé	58
Je n'ai pas de passion	59
Ni devant toi	60
Ni honte... Ni conscience...	61
Nul regret	63
Oubli	64
Pacem carmina	65
Peinture funambule	66
Printemps	67
Qu'est –ce que le temps ?	68
Symétrie	69
Désillusion	71
Une aile	72
Va-t'en	73
Veni, vidi, vici	74

Vieille rancune	75
Vision	76
Vers un monde meilleur	78
Visages perdus	79
Vœu	80
Le jour appartient	82
Prose imparfaite	83
Nous avons tous les âges	84
Le jour efface les contours	86
Ton regard	87
Mélancolie	88
Rêverie de folie	89
Vaincre le temps	90
Partir ou fuir	91
Post scriptum	93
Il y a	94
Essor	95
Je t'offre l'automne	96

Profession de foi

Prends garde cher lecteur au « je » de nos voyages
Le poète est multiple et le mot, son image
A mille et un rayons tantôt d'or, tantôt noirs
Le poème n'est qu'un secret jeu de miroirs

Amour, douleur, tempête
Rêveries ardentes
Mystère, folie, fête
Rimes confidentes

Méfie-Toi lecteur, de ces pleurs que l'on partage
Si nos plumes sont vraies, nos émois sont volages
Et la larme sublime au cœur des désespoirs
N'est qu'un infime instant de nos songes du soir

Folle envolée lyrique
Ou strophe ascendante
Liberté chimérique
Chanson décadente

Car nous sommes la Voix de la Muse sans âge
Qui déclame la vie, la passion et la rage
Le rire de l'enfance, la beauté, la mort
La nature éveillée aux sensibles trésors

Murmures clairs, musique
Caresse charmante
Zéphyr ésotérique
Féerie clémente

Et si ton cœur, lecteur, résonne à nos ramages
Si ton regard se trouble au souffle de nos pages
C'est qu'en toi dort une âme éprise de clarté
De liberté, de vie, d'air pur, de vérité !

Terre

Vallons secrets et mèches rousses
Torrents de miel et de plaisir
Sous le ciel d'or de mon désir
Mille perles au creux des mousses

Recoins discrets, lascives sèves
Sur le velouté de son grain
Sous le soleil adultérin
Les fruits sucrés aux parfums d'Eve

Féconde amie, âme nature
Au cou de lait, au ventre rond
Aux seins exquis où l'abandon
Mêle douceur et aventure

Temps des ardeurs au vent qui tonne
Extase nue des nues voilées
Regards perdus puis dévoilés
Caresse habile qui étonne

Gaïa ! Pose tes lèvres pures
Sur ma folie et sur ma peau
Que j'oublie tout, et que nos maux
Ne soient qu'un souffle qui s'épure !

Aux amis de la poésie

Il est de ces élans qui transforment les âmes
Qui dépassent le temps, qui font ployer les grands
Il est de ces amours qui flamboient, oriflammes
Au-dessus des rêves de nos cœurs émigrants

Il est de ces contrées de beautés ineffables
Qui riment en couleurs dans la folie du vent
Il est de ces pays de vers inoubliables
Qui font germer l'espoir dans nos jours décevants

Vous connaissez, Amis, ces semblables ces merveilles
Tantôt d'or et de feu, tantôt noires de cris
Chantez, Amis, toujours, pour nos graves oreilles
Les mots de poésie que la vie nous écrit

Puisqu'un dieu indulgent sait jouer de vos cordes
Et souffler le ciel à vos plumes endormies
Soyez le messenger de la Miséricorde
De vos lyres, peignez, sur Terre l'Accalmie

Car si tout disparaît, si tout est éphémère
Il est des voix d'Ailleurs qui bravent l'Interdit
Depuis que l'homme écrit, les voies de la misère
Par la Muse des mots deviennent paradis !

A une jeune poète

Chère enfant, Toi que j'imagine
Les yeux perdus dans le ciel pur
Toi dont le nom est tel un hymne
A la nature et à l'azur

Prends garde, Amie, la Démesure
L'immensité ou l'infini
Ne sont qu'un rêve où l'embrasure
Brille des feux de l'agonie

J'ai voyagé au fond des gouffres
Je n'ai pas trouvé l'Harmonie
Vêtue de Nuit, de cris, de soufre
Je fus blâmée, souvent honnie

Le désespoir ne t'effraie pas ?
Apprends, Amie, l'humilité
Le défi mènera tes pas
Loin des champs de félicité

Mais si ton âme est en osmose
Avec le chant de l'univers
Si ton cœur sait aimer les roses
Tu fleuriras ta vie de vers

Non, l'humain n'est point invincible
Juste au sommet de sa souffrance
Seul l'Amour lui rend ses possibles
Sous le soleil de l'Innocence

Amnésie amoureuse

J'ai aimé, j'ai couru, j'ai rêvé, j'ai vécu
Et j'ai peint de mon sang les sentiments humains
Les couleurs malhabiles des amours carmin
Je retourne à mon âme indomptée, invaincue

Je retourne à ma vie qui fut d'or et de feu
D'utopiques beautés, de baisers de cristal
De prophéties de miel, de palais de santal
Et le temps m'enlace, miséricordieux

Les genoux écorchés puis le cœur de travers
Le souffle refroidi par trop d'invocations
Je reviens au silence de la création
Je reviens au soleil du poème et du vers

Je n'ai plus de raison, je n'ai plus de folie
Je n'ai pas plus d'orgueil que je n'ai d'illusion
De comète en écueils, de fusion en vision
De mes pleurs avortés, j'ai fait un lit d'oubli

Acrobatie

Filin tendu du sol au ciel
« Je » dessine ses arabesques
Elans, replis, sauts ubuesques
Bonds fous vers un but démentiel

Un pas devant, deux de travers
Chorégraphie de l'existence
Errante danse ou subsistance
Vers le ponant de l'univers

Oscillations de l'âme en quête
D'un être neuf sans allégeance
Aux lisières de la Conscience
Où l'accalmie suit la tempête

Mouvants échos des profondeurs
Dépouillement du cœur intime
Aux vents d'amour, aveu ultime
Rêves de vie, chants de splendeur...

Au peintre

Va donc ! Eloigne de mon cœur
L'âpre chanson des amours mortes
Ouvre des jardins d'or les portes
Baignés d'espoir et de liqueur

Car -vois-tu- mon ciel se repose
Attendant l'ivresse et le miel
La tempête a chassé le fiel
D'un vent d'oubli, parfum de rose

L'Idéal bleu, le Sentiment
Blême au regard de la raison
Rouge du feu des trahisons
Peignent le doute au firmament

Et dans l'Eden aux cent « Ailleurs »
Aux mille et une fleurs en prose
Je garde au creux de moi la rose
Immatérielle à tes couleurs

Je sais qu'en touches « clair-obscur »
Tu sauras bien, si loin de moi
Peindre le soleil et l'émoi
Etreindre la Nuit et l'Azur

Et deviner d'un coup de craie
La Multitude et le Néant
Le désert ocre et l'océan
Où renaît l'âme en son secret !

Automne amoureux

Je voudrais aujourd'hui réparer ton image
Automne aux cheveux d'or, cœur pourpre de mes jours
Si la mélancolie te rendit bien hommage
Je veux te rendre ici le tribut de l'amour

Car amour tu es bien, dans la chaleur de l'ombre
Sous les draps épuisés quand décroissent les jours
Et le ciel violacé du baiser des pénombres
Enhardit les âmes dans tes rouges contours

Nulle fleur au dehors et pourtant en mon être
C'est un vent printanier qui souffle sa chanson
Sous le soleil très humble où la douceur vient naître
D'un regard amoureux où se meut le frisson !

Nuit bénie

Nuit bénie, nuit des voix
Refermant les blessures
Des esprits aux abois
Des cœurs épris d'azur
Nuit d'ocre ou nuit d'argile
Qui pétrit en silence
Nos âmes si fragiles
Des sanglots de l'enfance
Nuit de paix, de lumière
Où s'apaise le sang
Où l'étoile est prière
Au firmament dansant
Nuit sereine ou nuit blanche
D'immaculées pensées
Où l'ombre qui se penche
Ne peut point offenser
Infinie et nuit vaste
Perlée de souvenirs
Où le passé très chaste
Embrasse l'avenir

Alea jacta est

Il croit mourir ! Il meurt d'aimer
Amer, le sort l'enchaîne et broie
Son cœur pensif rempli d'effroi
L'Amour fuit son âme enflammée

La belle rit, la belle accourt
Le salue, l'attire et minaude
Son cœur est pris, le souffle court
Il appartient au myriapode

L'ode qu'il croyait bien écrire
S'est perdue dans la volupté
Les draps ont remplacé la Lyre
Où sont ses rêves indomptés ?

Vient le matin. Las, il s'éveille
Repu de chair, d'extases vaines
Et le Styx coule dans ses veines
Et dégoulinent les merveilles

L'œil fatigué, l'âme aux abois
Il cherche l'or, trouve une plume
Tombée du très léger costume
Appelé « string » au « petit bois »

La belle l'avait laissée là
Comme un cadeau, un souvenir
Des nuits d'ivresse et de plaisir
Plumes sans rêves, falbala...

Partir, il le voudrait peut-être
Fuir et retrouver l'innocence
Ou l'amnésie de la potence
Ou bien la profondeur d'un être

Mais une bouche, là, l'attire
Pour un baiser sans compromis
Au goût de la monogamie :
« Elle » a reconquis son empire...

Cécité

J'avais cru te trouver dans la blondeur des blés
Dans le chant pastoral des fleurs de la campagne
Dans le miel des baisers des fêtes de Cocagne
Dans les frissons des bois par ton ombre troublés

J'avais cru te trouver dans le puits de la nuit
Où boivent les étoiles l'élixir des rêves
J'avais cru te trouver là où rien ne s'achève
Mais ton âme en mon âme n'a vu que l'ennui

Et depuis que mes yeux ont trouvé dans les tiens
La noirceur des chemins aux futiles élans
Et depuis que je sens l'inutile et le lent
Battement de mon pouls, mon Cœur, je te contiens

Et je vais, ombre folle, chercher les soleils
Qui rendraient à mes yeux la lumière d'antan
Qui rendraient à mes sens ce frisson consentant
Et je vais, tête folle, espérant le réveil

Mais mon ciel est fumée... Et c'est la cécité
Qui remplit mon regard de sa lucidité

Chant pastoral

Il faut chanter car voici Pan
Qui vient jouer sous nos fenêtres
Ouvrons nos yeux, offrons nos êtres
Chassons les brumes en suspens

Il faut danser, le dieu du vent
A couvert de fleurs l'herbe verte
Parons-nous de lueurs offertes
Par l'estival soleil levant

Tendons nos mains, tendons nos chairs
Tissons des blés aux chevelures
Et sur les tapis de verdure
Couchons nos rêves bleutés d'air

Laissons Pan moissonner nos cœurs
Au rythme du chant des cigales
Rendons nos âmes pastorales
Partout des prés sifflent des chœurs

Avec ferveur, avec piété
Près des ruisseaux des eaux parlantes
Où coule, pure, l'heure lente
Invoquons le dieu de l'été !

Dans tes bras

Dans tes bras souverains où se couchent les ombres
J'ai posé mes pensées aux nocturnes espoirs
Et ma prose sans mots comme d'un encensoir
Volatile, est partie par-delà les pénombres

Par-delà les lueurs et par-delà les voiles
Jusqu'au ciel infini de ton regard aimant
Dans le silence pur seul donné aux amants
Qui savent embrasser et la nue et l'étoile

Par-delà les journées des mornes solitudes
Jusqu'à la nuit bleutée d'un irréel émoi
Dans tes bras protecteurs où le baiser est roi
Où ton souffle à mon âme a l'aura d'un prélude

Dans tes bras de satin qui embaument le rêve
J'ai posé mes doutes l'espace d'un instant
Et mon cœur révolté redevenu constant
S'étonne d'accueillir ton Soleil qui se lève...

Origine

Depuis que le monde est monde
Depuis qu'Adam s'est vu nu
Et depuis qu'Eve est féconde
Il demeure une inconnue

Les poètes, les médiums
Philosophes, grands esprits
A ce problème des hommes
Plus d'une fois s'en sont pris

On a cherché dans le ciel
On a fouillé dans les mythes
Trouver la clef ? Essentiel !
Interrogeons les ermites !

La réponse fut sans voix
Depuis on crie, on spécule
La raison est sans scrupules
Et le fantasme est grivois

Les peintres, grands visionnaires
Se sont armés de pinceaux
De quelques traits salutaires
Ont réconcilié les sots

Puis vinrent les musiciens
Habités des célestes
Envolées, légères, lestes...
Le secret fut stoïcien...

En mots, notes, ou en vers
La question fut bien posée !
Silence de l'Univers...
L'homme aurait-il trop osé ?

On réfléchit... Ca dérange !
Dieu se tait... C'est bien le hic
Quel est le sexe des anges ?
Question jetée au public !

Tout le monde a son idée
Et la vision de la « chose »
Par la « nature » guidé
Nul ne voit le pot aux roses !

Moi je vous dis sans complexe
Fuyez loin les belliqueux
Car l'amour n'a point de sexe
Le serpent se mord la queue !

Des bouts de moi

Des bouts de moi
Toujours debout
Au bout de tout
Au bout de soi
Des bouts d'émoi
Au bout du monde
Ville perdues
Visages, tombes
Rêves pendus
Retours perdus
Des bouts de moi
De mes débuts
Au bout des temps
Des bouts d'antan
Bouts d'amour fou
Et de printemps
Des bouts de doutes
Dalles damnées
De mes errances
De mes années
Au fil des routes
De mes enfances
Au bout de moi
La délivrance
Au fond des nuits
Songes, veillées
Au fond des puits

Émerveillés
De mes espoirs
De mes sourires
Des bouts de moi
Jusqu'au délire
Jusqu'à l'ennui
Jusqu'à l'ivresse
Des bouts de vie
Et de tendresse
Des bouts de moi
Des bouts d'absence
Au bout des maux
Des discordances
Des bouts de mots
Bouts de clarté
Des bouts d'hiver
Des bouts d'été
Des bouts encore
Des bouts toujours
Des désaccords
Des mauvais jours
Des bouts de moi
Volés pillés
Au fil des mois
Eparpillés

Modernité

Le monde est trop plein d'aujourd'hui
Plus de vestales dans le temple
Le Feu sacré que l'on contemple
A pris la forme d'un produit

L'Homme a renié Prométhée
Les pilastres grincent d'usure
Les idéaux, les mots d'azur
Dérivent morts dans le Léthé

Le sens commun est indigent
Plus de prophètes, plus d'oracles
Dans les discours, c'est la débâcle
La terre meurt, vive l'argent !

Le monde est trop plein de blessures
De maux, de cris, de bruits divers
Écoutons plutôt le murmure
De l'infini de l'Univers !

Désamour

Ivre de vie, à bras-le corps
J'ai fui le rêve et la folie
D'aimer jusqu'à boire la lie
Le calice des désaccords

O folle envie de nos « encore »
Des baisers d'or et d'interdits
Mon cœur a jamais est maudit !
Et le silence étreint mon corps

Amour étrange, amour perfide
Amour blessant aux mots impurs
Que de maux pour ton imposture !
Où es-tu mon amour candide ?

Son regard tout voilé de larmes
Ne trouble plus mon cœur transi
Ce froid mortel qui m'a saisie
Gèle ma vue devant ses charmes !

Désir de mai

Désir, subtil et tremblant instant de ferveur
Quand le cœur et la chair palpitent sans comprendre
Quand le vent printanier chante d'un ton rêveur
« Faut-il brûler ses ailes, fuir, ou bien s'éprendre ? »

Renaître... Jusqu'à quand ? Jusqu'au prochain automne ?
Renaître avec l'azur, l'âme remplie d'odeurs
Des champs fleuris de mai où l'espoir papillonne
Et désirer toujours avec force et ardeur

Désirer le soleil, la pluie et la tempête
Désirer la folie d'un baiser transcendant
Désirer la flèche d'inattendu qui guette
Les prisonniers d'amour au cœur indépendant

Désirer la lumière et les longs soirs d'orage
Désirer la caresse où naît l'éternité
Et désirer la vie, libre de vos mirages
S'enivrer des parfums des fleurs de la gaieté...

Donnez-moi

Donnez-moi des yeux pour voir
L'infinie beauté du monde
Donnez-moi des cieux pour croire
L'infinie bonté profonde

Donnez-moi des ailes d'or
Pour dépasser mes ancrages
Donnez à mon cœur la rage
Pour tomber ses miradors

Donnez-moi l'inspiration
Pour souffler les noirs nuages
Donnez-moi ces beaux mirages
D'infinies aspirations

Donnez-moi le verbe pur
Pour raconter l'impossible
Pour me mêler au sensible
Donnez-moi un peu d'azur

Donnez-moi un peu de vous
Que je voyage en vos âmes
Puisque mon vers se dévoue
A servir l'épithalame

Effeuille-moi

Effeuille-moi de ta tendresse
De tes baisers puis de tes mots
Rends à mon souffle l'allégresse
Rends à ma chair l'oubli des maux

Effeuille-moi d'une caresse
Du bout des lèvres, que mon corps
S'éveille enfin de sa paresse
Et qu'avec toi soit en accord

Effeuille-moi d'un seul murmure
D'un serment doux, d'un regard tendre
Laisse-moi voir une âme pure
Et l'Infini vers lequel tendre

Jour après jour, bâtis des ponts
Entre nos cœurs... Trace « Demain »
Etonne- moi... Sans abandon,
Dessine l'amour dans nos mains

D'un souffle, arrête les tempêtes
Peint l'horizon bleu dans mes yeux
Etreins la douceur, et muette
Raconte-moi l'ambre des Dieux

Colore d'or blanc et de mauve
Un futur fleuri de lilas
Aimer c'est vivre, viens et sauve
Ce qui reste de mon cœur las

Je veux des mots et du partage
Du rire frais, de l'émotion
Je veux croire en un amour sage
Et au sublime des passions

L'optimiste

« Il faut croire en l'amour, me dit-elle
Croire en sa beauté puis croire en son retour
Reviendra l'azur à tire-d'aile
Les mortes saisons ne sont point éternelles... »

Et pourtant, moi, je vois chaque jour la tristesse
Envahir notre émoi quand le temps suit son cours
De rêveries perdues loin des mots de tendresse
L'ombre étreint le Soleil sans espoir de secours

Et le verbe, qui, haut, enflammait de superbe
Et l'argent des étoiles, et la rime autour
Se terre en silence dans un rictus acerbe
Les colombes d'hier n'étaient que des vautours

«... et avoir la foi, soupire-t-elle
Pour marcher devant soi sans peur, sans détour ! »
Et tandis que la nuit l'interpelle
Déjà, elle s'éloigne... Seule... Irréelle...

Il y a tout dans la nuit...

Il y a tout dans la nuit...

L'ombre, la clémence, la rêverie...

Et le bruit bâillonné d'un baiser... De silence...

Il y a tout dans la nuit...

Pays onirique, magie des heures domptées

Tièdeur, fraîcheur, la volupté

Sur lesquelles viennent se poser des oiseaux de rêves
bleus

Aux ailes de lune

Plumes

Aura des êtres et des âmes

Qui se pâment

Au dessus des chairs endormies...

Il y a tout dans la nuit...

Il y a Toi dans ma nuit...

L'enfant, les yeux clos repose

L'amante aux lèvres roses

Dans sa paume retient la douce caresse

Le râle et la joie, la force et la faiblesse

Les corps drapés dessinent

Des signes

Des contours

D'êtres fantastiques au creux des couches

Sirènes, ondines que les étoiles touchent
De leurs rayons délicats aux perles pâles
L'ombre en touches fines s'étale
Ivresse...

Tu reposes...
Je regarde ton corps...
Je divague...
Ton corps ferme, parfumé, nu
Tes bras refermés sur un monde inconnu
Tes jambes tendues
Prêtes à bondir pour une course impossible
Tes jambes épuisées par la vague
Qui berce les sens de sa senteur saline
Plaisir renversé où l'ardeur opaline
Allume dans les yeux des aurores indicibles
Où perce la fulgurance d'une dague
De deux souffles qui osent...

Il y a tout dans ma Nuit...

J'aime un rêve

J'aime un rêve ! Mais qu'importe
Puisque en moi chante le sang
Et sa sève, doucement
L'amour m'a ouvert sa porte

Il me souffle l'aventure
Il m'inspire la rimaille
Où que je sois, où que j'aïlle
Je deviens sa créature

Vous riez... Oui, c'est un songe
Sans bouche, sans voix, sans yeux
Mais avec lui, point d'adieu
J'aime un doux et frais mensonge

Il a la nue pour saison
La Création pour azur
Des oiseaux dans sa frisure
Et fait fi de ma raison !

Le vent chante dans son âme
Le temps renaît en sa main
Et son rire peu commun
Dessine au soleil des flammes

Et quand vient la nuit bien noire
Quand les corps deviennent mous
Il transforme en vin le moût
Grisé, m'enivre d'histoires

J'aime un rêve et puis surtout
J'aime que cela dérange
Il vaut mieux aimer un ange
Que de n'aimer point du tout !

Je ne viens pas faire fleurir

Je ne viens pas faire fleurir
Le bras trop lourd du souvenir
Le ciel de feu n'est que de glace
Mon cœur pour toi n'a plus de place

Doux tremblements, émois de l'âme
S'en sont allés au fil du temps
Un mot peut souffler une Flamme
Un regard, étouffer l'Instant

L'attente est vaine, l'espoir fou
L'amour, la haine vont ensemble
Dans vos yeux doux, tout se ressemble
Doigts divers, mêmes passe-partout

Et la main jadis caressante
Qui s'émouvait d'un peu de peau
Laisse place à la voix cassante
De matérialistes propos

Je ne viens pas faire gémir
Les vents glacés de la discorde
Laissons le passé s'endormir :
Mon cœur bat au bout d'une corde

Je suis le vent

Je suis le vent, je suis la nuit,
L'ombre, le feu, le ciel béni
Je suis la mer, l'amour honni
L'amer regret, le fol ennui

Je suis le temps, je suis la vie
Qui coule ainsi sur l'infini
Je suis le sang des gens bannis
Le sein percé de mille envies

Je suis le chant aux dieux ravi
Ravissant les cœurs insoumis
Dans la cendre des infamies
Je suis l'encens pur qui survit

Je suis sans être, et puis je suis
Le chemin d'or des accalmies
Clameurs des rêves, voix amies
Retenez nos âmes qui fuient !

L'amour...

L'amour est souvent volage,
Doux coquin et flibustier
Un regard fait des ravages
L'eau bout dans le bénitier

Cupidon son arc tendu
Tire à l'aveugle ses flèches
Le monde est plein de cocus
Et d'esclaves de pimbêches

Le rire cache une chaîne
De caresses, de serments
La chair attache... « Je t'aime »
Dit la voix... Mais le temps ment...

Et la raison interdite
Entravée par ses tourments
Soudain s'écrie : « Oh ! Maudite
Soit l'heure des feux charmants ! »

L'âme a bien beau se débattre
Dans des filets de douceur
En vain ! Le cœur idolâtre
Ce qu'il croit son âme-sœur

Et Cupidon, l'œil narquois
Rit sous cape à ces énièmes
Soupirs... Déjà le carquois
Se vide... Vieux stratagème !

L'une joue quand l'autre pleure
L'une espère, l'autre attend
Le « Sublime », ce beau leurre
Qui ne vit qu'un seul instant

Car dès que la magie cesse
Dès la fin de la saison
Se transforme la princesse
En commère en sa maison

L'égoïsme et le vulgaire
N'épargnent point la beauté
Et le baiser de naguère ?
La bêtise l'a ôté !

Et la bouche sensuelle
Porte ouverte sur l'Eden
N'émet qu'un continuel
Flot d'inepties et fredaines

A ce fait, quelle morale ?
Bien se tenir à carreaux ?
Rions puisque le cœur rôle
De Cupidon, le bourreau !

La folie du poète

Le poète est un fou, amoureux de son rêve
Qui marche sans savoir et sans voir où il va
Les songes sont sa vie, et l'amour est sa sève
Dont il brode le tronc de sa Nuit Canevas

Aux caressants plaisirs, à la nuit langoureuse
Il préfère le chant des vibrations intimes
Et le couchant de feu, et la lune précieuse
Le couvrent de baisers même au bord de l'Abîme

Le poète est un dieu, sans autel et sans foudre
Seul prophète en son temps, seul voyant, seul martyr
Seul errant, seul pécheur que lui seul peut absoudre
Seul infini que nul ne peut anéantir

De l'indécent désir, de l'alcool et du vice
Seul, il sait extraire la pureté du mot
Sublimier le Réel de son vers- catharsis
Transfigurer la Mort des pays lacrymaux

Le double

La vie se hâte, frappe, nous happe, nous livre
Mains, pieds et poings liés aux fureurs de ce temps
L'amour est à l'hiver, et le monde éreintant
Etreint l'espace nu qu'aucun dieu ne délivre

J'avais cru un instant, éblouie, pouvoir être
Au-dessus du banal et du commun amour
J'avais cru comme d'autres vivre chaque jour
L'idyllique hyménée de l'esprit et de l'être

Et les mois ont passé, comme passent les astres
Brûlant mes nuits du feu froid de leurs yeux d'argent
Sous l'austère regard d'un « moi » intransigeant
J'ai rencontré mon double au-dessus du désastre...

Lacrimosa

Marcher... Pas après pas, sans penser à ce jour
A cette nuit première où tu m'appris l'amour
Non pas celui du cœur, non pas celui de l'être
Mais seulement celui du corps et du paraître
Ma mémoire perdue aux confins des douleurs
Je marche... Non, je fuis de tes yeux les couleurs
Aux reflets de l'ardeur, à l'infini espoir
A succédé la Nuit... Mon Rêve est illusoire...

Les baisers

Il est des baisers qui enflamment
Non pas le corps mais l'être entier
Il est de ces baisers de l'âme
Fleur d'ouragan au goût fruitier

On ne sait plus quand on respire
Où la bouche est, cœur suspendu
Au souffle divin qui inspire
Aux lèvres l'accord défendu

Les yeux voilés d'éclats diaphanes
L'esprit ému par l'impudeur
Au cœur, les danses océanes
Des mauves vagues de l'ardeur

On vit, on vibre... Puis, complices
On rêve soudain d'avenir
Sous les brises aux doux délices
Où se brisent les souvenirs

Il est de ces baisers de femme
Frais, aériens comme la nue
Vrais envols, bienheureux dictames
Célestes sources ingénues !

L'adieu

Je vous quitte cités aux habits de bitume
Je vous laisse fumées à vos cieux de grisaille
A vos pensées fermées ! Il faut que je m'en aille
Pour ne plus respirer vos relents d'amertume

Je vous quitte pays arides, sans couleurs
Vos pavés ne m'inspirent ni envie, ni rêve
Au goudron de vos rues, je préfère la grève
Où la mer vient rouler ses galets de douleur

Je m'en vais, compagnons, car mon âme est usée
Par bien trop d'espérances, trop de solitude
J'ai trouvé un rocher plein de sollicitude
Qui saura enchanter ma foi désabusée

Ce rocher vigoureux qui surplombe les vagues
Impassible et serein, est un fidèle ami
Et son flanc protecteur des vents de l'infamie
Saura bien apaiser mes pensées qui divagent

Il a vu s'élancer les oiseaux et les peines
Au-dessus des marées où se noie le regard
Il a vu se poser sur ses contours, hagard
L'artificiel soleil de la puissance humaine

Et quand vient la nocturne et folle déraison
Quand la lune se mêle à la force océane
Dans le ciel vaporeux des brumes diaphanes
De son cœur de granit, il défie l'horizon

Plus d'un être assombri par la noire tempête
Qui ravage nos vies, nos âmes, nos amours
A trouvé près de lui l'oubli du désamour
L'amnésie des tourments aux tristesses secrètes...

Lassitude

Aux charmes de l'émoi, mon cœur reste fermé
La douceur de ton corps, me faudrait-il l'aimer ?
Mon cœur à moi me dit: « Pars, découvre le monde
Ne laisse pas mourir la tempête qui gronde ! »

Je suis lasse des vies communes, sans saveur
Comme lasse je suis des soleils rédempteurs
Des rêves que l'on tait, que l'on esquisse à peine
Dans mon sang bout un vin d'ivresse azurée

Que pourront bien tes yeux en mes yeux retrouver
Je croyais au baiser qui pourrait me sauver
Et je vois que l'amour est multiple et sans fin
L'amour comme un regard ou bien comme un refrain

En silence je vais sur la voie de mon âme
Et je cherche l'Absence, et le passé me blâme
Ton rire si joyeux m'est comme une autre vie
Que je quitte à présent. Je resterai l'amie...

En ma vie naufragée où se noie mon souci
En cet automne gris où le mot adouci
Résonne comme un chant au fond des cathédrales
Mon être s'est épris du vide vespéral

Toi tu languis d'amour tandis que je caresse
La hauteur des sommets, vertiges de l'ivresse
Et tu dis mon prénom, prière nue informe
Tandis que mon esprit fuit le jour et sa norme

Va donc, va chercher la lumière loin de moi
Va t'en trouver l'amour, et va trouver l'émoi
Le tic-tac de mon cœur eut des échos trompeurs
Je ne fus que l'écho revenu de ton cœur...

Le vent se lève

Le vent se lève et la tempête
Aux portes de mon âme guette
Rêves obscurs et déraison
Cieux courroucés, bleus des passions
Où l'ocre de ma vie se mêle
Aux songes nus sous mes semelles

Ta voix s'élève et trompette
Les anges en chœur se taisent
L'heure s'arrête...

Moi, j'ai cru en ton âme
Moi, j'ai cru en ton feu
L'infini n'est qu'un drame
Qui coule de mes yeux
Lentement et sans cri
Doucement et sans heurts
L'infini s'est écrit
En lettres de malheur

Moi, j'ai cru... Toi, ma Loi
Et sous ton pied, mon âme
Sans volonté, sans flamme
Ecorchée et sans foi...

L'exilé

Je n'ai guère eu le temps de dire
Des mots d'amour ou d'amitié
Un vent de guerre en son délire
A peint le ciel d'inimitié

Je suis parti sur les sentiers
Pour fuir l'opprobre et la tempête
Et j'ai trouvé des pans entiers
De souvenirs que l'on regrette

Ruines obscures de l'enfance
Monts et merveilles de candeur
Avez-vous mérité l'offense
D'un siècle fat, sans profondeur ?

Châteaux perdus noyés de larmes
Rêves fauchés en plein essor
Le sang coule au son vif des armes
Se mêle au tintement de l'or

Tout fuit, hélas, le soleil passe
La nuit réveille les contours
D'idéaux morts dans les impasses
Mais planent toujours les vautours

Je n'ai guère eu le temps d'écrire
Le doux temps de vivre et d'aimer
L'Homme a fait de Dieu un satyre
Entends le canon blasphémer !

N'approche pas de ta douceur

N'approche pas de ta douceur
Mon cœur ivre, nu et sauvage
Il a connu trop de servage
Eloigne-toi... Sois l'âme-sœur

Sois la mémoire en ces moments
Lorsque mon souvenir s'égare
Sois la voix hors du temps hagard
Lorsque mon esprit est tourment

Sois la parole et la couleur
Des saisons qui s'en vont flétrir
Sois l'oiseau qui viendra fleurir
La noire vallée des douleurs

Sois l'ombre tiède et l'humble joie
Au bout des vents d'itinérance
Debout devant nos nuits d'errance
Sois la lueur d'un ciel d'émoi

Sois juste un chant sur mon chemin
Puisque tu me sembles si proche
L'amour est trop plein de reproches
Mais l'amitié te tend la main...

Naufragé

Naufragé de tes peurs, galérien de tes peines
Il faut croire en l'amour et non pas à la haine
Il faut croire à ce temps quand les oiseaux marins
Répandront le printemps sur des flots souverains
Il faut croire à ces vents qui poussent des navires
Plus piteux que le tien... Aime ton avenir

Il faut croire en l'espoir, ce filet de lumière
Malgré l'ombre qui noie la clarté des prières
Il faut nager encor dans les flots incertains
Croire aux berges baignées de courants opportuns
Et si le sel abonde aux yeux du souvenir
Il faut aimer aussi les larmes à venir

Rien n'est simple en nos vies, rien n'est dû et personne
Ne sait bien naviguer dessous ce ciel qui tonne
Et qui lance au hasard ses foudres d'injustice
Egarant le Soleil et consumant Thétys
L'Océan est glacé, mais il reste à écrire
Des barques d'Idéal bien avant de mourir

Je n'ai pas de passion

Je n'ai pas de passion, juste un cœur en dormance
Et la rime, et le vers sont l'épée et la lance
Pour combattre l'obscur ange de déraison
Qui fleurit chaque nuit l'arbre des trahisons

De mes yeux, de mes mains, j'avais aimé jadis
Un serpent aux yeux verts, et depuis, Eurydice
J'entrevois tes enfers dans ma triste maison
Orphée ne viendra pas. La Lyre est en prison

Je n'ai plus de passion... Son nom était amour
Et l'espoir couronnait d'utopies tous ces jours
D'épines, cher jardin ! Pernicieuse est la rose
Qui voile de pétales la laideur des choses

Aimez, soit, aimez donc, puisqu'est jeté le sort
Mais sachez qui aimer car en dernier ressort
Il en va de vous-même et dans les belles flammes
Consumez votre corps... Ne brûlez pas votre âme !

Ni devant toi

Ni devant toi, ni aucun roi
Je ne mettrai genou à terre
Je serai debout et entière
Je cacherai mon désarroi

Ni devant Dieu, ni devant toi
Ne couleront mes pleurs amers
Si les serments sont éphémères
Le silence sera ma loi

Ni pour tes yeux, ni pour ta foi
Je ne perdrai l'amour des vers
Libre je veux mon univers
Ivre de vie, d'envies, de joie

Ici je suis, païenne et seule
Ni autel, ni prière folle
Seule la pensée qui s'envole :
Il est des draps tels des linceuls

« **Ni honte... Ni conscience...** »

J'ai lu, un soir de solitude
Un soir de souvenirs hanté
Un soir éreinté par l'étude
Les mots d'un cœur désenchanté

J'ai lu, un soir sans poésie
Un soir sans rêve, un soir sans bruit
Un soir de grisâtre amnésie
Les maux d'une voix de la nuit

J'ai lu un soir, un cri de glace
Figé dans l'ombre de l'absence
Il se tenait, droit dans l'espace
De sa terrible suffisance

Je ne l'avais pas reconnu
Lui qui mit le froid en mon âme
Lui qui mit mes espoirs à nu
Avide de mon corps de femme

Dans le silence noir du ciel
Dans le chant aphone des songes
Monta son rire démentiel
Crevant des années de mensonges

« Plus rien ! Ni honte ! » hurlait-il
« Jamais ! Ni honte... Ni conscience... »
Je pensai : « Dieu, qu'est versatile
L'être épris de son arrogance ! »

Et tandis que les mots ignares
M'emportaient en leur lent reflux
S'éleva du néant geignard
Sa leçon : « Rien de superflu ! »

Nul regret

Nul regret en mon cœur, il est temps de partir
L'amour aux cheveux d'or et au parfum floral
A mis son masque noir sans un seul repentir
Moi qui croyais au ciel dans ses yeux de cristal !

Qu'il faut donc de tempêtes, de cris et de larmes
Pour que s'ouvrent nos yeux sur ceux qu'on a chéris
Dites, pourquoi l'amour peut être aussi une arme
Qui déchire et qui tue nos espoirs mal guéris ?

Pour les serments d'un soir je n'ai plus de patience
Je suis lasse des vœux et des rires futiles
Où est le cœur fervent qui saura faire alliance
Avec mon cœur dément aux amours volatiles ?

Près des bougies en feu ou des astres du soir
J'ai tracé de mon sang une voie de lumière
Je laisse le désastre aux dansants encensoirs
L'amertume est mon lit, mon vers est ma prière...

Oubli

J'ai fait le deuil de ton baiser
De ton oeil clair, de ton sourire
J'ai fait mon deuil et apaisée
J'oublie ce qu'on devait construire

J'oublie les lieux et le visage
D'un soir de mars au vent léger
J'oublie de tes yeux le mirage
Je fus ton rêve passager

Tu fus ma foi et ma croyance
Ma loi, mon destin et mon cœur
Je sais le prix de l'expérience
J'ai longtemps payé la Douleur

Armez-vous, sœurs, pleines d'amour
Mettez votre âme en bandoulière
Devant les regards de velours
Il vaut mieux partir à la guerre

Un beau minois cache parfois
La promesse de la morsure
La caresse a ses propres lois
Et le serment, sa vomissure...

Pacem carmina

Un voile s'est levé devant mon âme informe
Assombrie de pensées, assaillie de brouillards
Où s'élançaient, impies, des fantasmes hagards
Abreuvés de désirs aux contours filiformes

Je les nommais « amours », ces silhouettes ténues
Aux regards amoureux et aux lèvres dociles
Je n'avais jamais vu les infernaux conciles
Du néant de leurs cœurs de fausses ingénues

J'ai puisé dans le ciel le diamant des étoiles
J'ai peuplé de mes mots l'univers à leurs pieds
Mon vers s'est épuisé pour mon rêve estropié
Le songe s'est enfui, blanche reste la toile

Un voile s'est levé devant mes yeux fermés
Un soleil est paru dans le puits du sublime
Où baigne en profondeur, prête à jaillir, la rime
Pour abreuver la nuit et pour la transformer

Peinture funambule

Funambule perdu au-dessus de l'espace
Je flotte et me balance au fil perdu des jours
Plus rien ne me retient, ni le temps, ni l'amour
L'heure passe et me perd dans tous mes « je » fugaces

Je voudrais m'arracher à la vie temporelle
Voir au-delà des monts, au-delà du regard
La beauté magnétique d'une âme sans fard
Me mêler à l'envol des folles tourterelles

Et d'un pinceau de mots, colorer l'inaudible
Le chatoiement des sons et l'émotion du vent
Sortir le bleu des cœurs, rendre au ciel enivrant
Sa palette dorée de mauves invincibles

Au gré de mes humeurs, retrouver les nuances
Des paysages verts riant de liberté
Esquisser d'un soleil des blés mûrs de clarté
Peindre au creux de nos terres d'infinies romances

Printemps

J'ai reçu sur le front le baiser du soleil
A genoux, terrassée, j'ai reçu la caresse
Et le rayon si doux où courait la tendresse
A noyé mon regard dans des larmes de miel

Et j'ai lavé mon cœur dans l'or pur des rayons
Dans le torrent folâtre à la flamme suprême
J'ai entendu la vie me dire « Mais... Je t'aime... »
Et dans l'âtre hivernal, j'ai jeté mes haillons

Nue enfin, l'âme claire, éclaircie de ses feux
J'ai compris dans l'instant cette ferveur extrême
De la terre transie ont jailli des phonèmes
Et l'oiseau vint poser sur ma plume ses yeux

A présent que je vois, à présent que je sens
A présent que le temps n'est plus à la prière
A présent que le vent éloigne la poussière
J'ouvre mes mains glacées au printemps renaissant

Qu'est-ce que le temps ?

Qu'est-ce le temps ? C'est ton visage ?
Ou bien le mien marqué par l'âge ?
Est-ce le long halètement
Des jours qui fuient, quand l'espoir ment ?
Est-ce la nuit obscure et vaine
Lorsque le feu meurt en nos veines ?
Est-ce la lune qui s'efface
Laissant à la raison la place ?
Est-ce la face de l'enfance
Perdant soudain son innocence ?
Qu'est-ce, le temps ? Des souvenirs,
Lorsque vient l'heure de partir ?
Un chemin qui se perd en route
Devant l'avenir en déroute ?

Le temps, peut-être est-ce un sourire
Juste l'instant d'une émotion
Qui ne fait que naître et mourir
Sublime rien, résurrection...

Symétrie

Quel amour fut exempt de peines ?
L'amour des blés ? L'amour d'ébène ?
L'amour aux roses sur les lèvres ?
L'amour aux mots brûlants de fièvre ?
L'amour au corps plein de passion ?
L'amour qui feint la compassion ?
L'amour d'une âme égocentrique ?
L'amour-déraison, excentrique ?
L'amour capricieux, terre à terre ?
L'amour esseulé, solitaire ?
L'amour qui s'oublie, papillonne ?
L'amour qui en rimes foisonne ?
L'amour charmant qui perd son charme ?
L'amour qui geint et qui s'alarme ?
L'amour Narcisse en son miroir ?
L'amour sans futur, sans espoir ?
L'amour aimant ou l'amour chienne ?
L'amour marrant ou à l'ancienne ?
Quel amour fut exempt de larmes ?
L'amour qui blesse ou qui désarme ?
L'amour au nombril sans mesure ?
L'amour brillant de démesure ?
L'amour sans projet, sans promesse ?

L'amour-hôtel ? L'amour-kermesse ?
L'amour à la peau de velours ?
L'amour qui plaint le ciel trop lourd ?
L'amour du sud ou l'amour d'est ?
Lequel d'eux fut la moindre peste ?
L'amour ennuyeux qui s'ennuie ?
Celui qui ne vient que la nuit ?
L'amour qui ne veut rien entendre ?
L'amour qui ne pense qu'à prendre ?
L'amour qui ne sait être proche ?
L'amour que choque un seul reproche ?
L'amour sans fleurs, sans fantaisie ?
Celui qui n'est que poésie ?
L'amour bravache ou l'amour vache ?
Lequel des deux fut le moins lâche ?
A ces questions, pas de réponse
Mon cœur est un jardin de ronces !

Désillusion

Amour, doux tyran aux aimables artifices
Qui transporte le cœur dans des songes perdus
Des vallées de la mort aux baisers éperdus
Des rives baignées d'art aux floraux précipices

Amour aveugle ou déchirant, amour complice
Amour charnel, amour errant, amour vendu
Pour quelques minutes d'un plaisir défendu
D'un baiser arraché sous un ciel de délices

Amour, fol archer de rêves puis de supplices
Aux flèches trempées d'or, de vice et de vertu
Amour fatal, céleste, amour hasard, têtu
Amour qui joue l'Amour avec force malice

Amour passion, raison, amour pesant qui tisse
Son drap arachnéen, noir de déconvenues
Amour saison d'Eden, amour saison des nues
Dans le troublant désir aux sentiments factices...

Une aile

Une aile... Je n'ai qu'une aile blessée
Et transie de froid, je ne peux voler
Oiseau de clarté, mon amour passé
Etreins de tes bras mon cœur affolé

Palpite le rêve au fond des vallées
Les cimes sont loin et mon ciel voilé
Fait fuir de ses cris aux larmes salées
Les nuages blancs d'espoir étoilés

Une aile... Tu n'as qu'une aile angoissée
Enlace-moi fort, nous pourrons voler
Au-dessus des nues et des nuits glacées
Peut-être l'Eden nous pourrons frôler...

Va-t'en

Va - t'en passé, va - t'en image
Des jours damnés, des vains mirages
Le temps n'est qu'un rêve perdu
Rien ne perdure et rien n'est dû

Au cœur transi des fous espoirs
Echo des nuits de désespoirs
Les journées vont, le temps se traîne
Le froid enlace les « je t'aime »

Brûle mon soir en ta magie
Revêts mes bleus de poésie
Sur l'oreiller de l'amnésie
Couchera mon âme assagie

Va - t'en amour, aux mains d'ivresse
Viens chère enfance en ta tendresse
Le monde est creux sans ton sourire
Partons « ailleurs » dans un grand rire

Qu'ils se déchirent et qu'ils pleurent
Ces « grands » qui ont fait mon malheur
Le temps des fleurs est dans tes yeux
Enfance partons sous tes cieux !

Veni, vidi, vici

J'ai regardé la Nuit ensevelir ma mort
Jetant sur mon linceul des fleurs de déraison
Telle une ombre, l'amour, le long des corridors
Me fuit, me tient, m'empoigne en sa triste prison

Chaque heure me consume et mon cœur n'est que cendre
D'aimer sans retenue des chardons mortifères
Son œil bleu, mon enfer, me retient en ses fers
Le corps brisé, j'attends le temps de le pourfendre

Les roses ont pâli et tressent leurs épines
Le fleuve de mon sang oublie la trahison
Puisque tout n'est qu'un rêve absurde et sans raison
Fuis donc mon âme, fuis, sa chair et sa rapine !

Vieille rancune

Vieille rancune, quand tu me tiens
Le ventre serré
La glace
Dans le cœur et l'espace
Rempli d'inepties sans saveur
Vieille rancune, quand tu me tiens
Ouvre tes poings
Fais fleurir des roses
Au creux de mes paumes ouvertes
Si vertes
Laisse pousser des buissons de feu
Rédempteurs
A la place des stigmates de peur
Vieille rancune, défais tes liens !

Vision

J'ai ouvert mes blessures, ouvert mes prisons
J'ai rejeté l'armure et défié la raison
Dans l'ombre de la mort, la Nuit de la souffrance
J'ai souri et j'ai vu soudain la clairvoyance

L'Angoisse vide et noire où l'étau qui enserme
Tout près du désespoir déchire nos enfers
Fraîche s'est envolée sur l'aile de l'aurore :
Se lève un nouveau jour aux pensées sans remords

Et mon regard songeur épris de bleu d'azur
Sur l'étendue paisible où dort la démesure
Parcourt l'éternité du soleil et du ciel
Ici point de folie du vide existentiel

La nature apaisante au creux de l'horizon
Tisse paisiblement sa belle frondaison
Et l'homme oublie ses peurs, ses peines, ses offenses
Au fond de ces vallées fleuries de bienveillance

Le temps soudain clément freine sa course folle
L'heure est à l'abandon... Pétales et pétioles
Peignent d'un pas léger une danse aérienne
Au rythme coloré de la fête païenne

La montagne muette avive ses contours
D'eaux claires se vêt et brille aux alentours
Tandis qu'un rayon passe éclatant de mystère
Caressant de ses doigts le velours de la terre

L'arbre pousse le vent qui à l'herbe murmure
Le bois en dôme étend sa verdâtre ramure
L'oiseau salue l'Amour, l'abeille fait son miel
Le bonheur est ici un dieu immatériel !

Vers un monde meilleur

Saurons-nous retrouver, mon ombre solitaire
Les chemins lumineux que cherchaient nos aïeux
Saurons-nous inventer des mots purs et soyeux
Pour envoler nos vers loin du bruit délétère

Dans le silence d'or où la lune se penche
Telle une amie sensible aux folies de nos nuits
Trouverons-nous l'écrin qui fera d'aujourd'hui
Un songe de diamant, ode d'une revanche

Les ans s'en vont au loin, seule la pensée reste
Agile, si fragile oiseau immaculé
Suspendu à l'espoir d'un soir miraculé
Au-dessus du néant d'un verbiage immodeste

Puisqu'il faut tant errer, parfois la vie entière
Le cœur dans la poussière et l'âme desséchée
Ouvrons nos ailes bleues de pleurs et de péchés
Arrachons notre rêve à la vile matière

Et si l'enfer est là, au-dessous des nuages
Où tonne le canon par les « Grands » adulé
Aérons de nos cris l'Idéal éculé
Soyons le chant du ciel qui calme les orages

Visages perdus

Visages perdus, visages aimés
Images à nos cœurs amarrées
Au vent des mémoires
D'amours affamées
Venez sous nos yeux nous charmer !

Visages perdus, vestiges d'amour
Rivages engloutis des marées
Le temps éperdu se perd en miroirs
Reflétant nos rêves décharnés

Visages perdus, ridés des années
Passées à chercher des reflets
De désirs vendus d'un siècle damné
Soyez notre espoir incarné...

Vœu

Demain sera - je veux !- fait d'amour et de miel
De ciel échevelé aux vaporeux nuages
De pourpre et de soleils aux guillerets ramages
Demain sera un chant qui montera au ciel

Demain sera l'élan des cœurs ardents et purs
Sur lesquels régnera la muse des poètes
La victoire du bien sur les pensées inquiètes
La fin des lendemains aux sanglantes blessures

Demain sera le jour du plus beau des réveils
Et l'humain arraché à son destin tragique
Retrouvera demain le chemin du Magique
Et du Tendre matin loin des souffrants sommeils

Demain sera la Voie vers le mot rédempteur
Où résonne la Voix qui apaise les âmes
Où le Verbe à néant réduira les infâmes
Semeurs de cruauté, de mépris et de peur

Je souhaite que demain, poète, cher ami
Nos rêveries en vers éclairent la conscience
De cette multitude errante et sans patience
Eblouie de technique au profit asservie

Peut-être que nos mots, souffles sans chair, murmures
Eveilleront l'Espoir, feront germer les fleurs
Tremblantes, parfumées de songes sans douleurs
D'un monde sans arme, sans pleurs et sans armure !

Le jour appartient...

Le jour appartient à ceux qui se lèvent tôt...
Mais la nuit ? Légère et mouvante comme l'onde
Tantôt claire, tantôt noire, tantôt profonde
Nébuleux miroir de nos âmes vagabondes
Où chantent nos ombres en légers vibratos

A qui donc appartient cette nuit où s'inclinent
Les étoiles clinquantes des voies opalines
Les rêveries ardentes qui le jour déclinent
Au couchant doré d'une lune cornaline

Le Temps a ses captifs mais à qui appartiennent
Tous les espoirs du soir, les prières païennes
Les souffles lents du vent qui comme autant d'antiennes
Mêlent le chœur du monde à mon vœu d'être tienne ?

Passent les anges d'or aux cymbales d'argent
Chantent les voix du corps dans les draps indulgents
Il n'y a point de répit sous le ciel indigent
Et la nuit cédera au soleil exigeant...

Prose imparfaite

Prose imparfaite, en tes atours
Je ne vois point l'or de l'amour
Seul un poème étreint mon jour
De la clarté de ses contours
Je vais et viens dans l'ombre et guette
Le mot à la beauté parfaite
Et rien ne trouble autant mon cœur
Que la saveur d'un vers-liqueur

Rose défaite, en tes pétales
La strophe devient idéale
Tes épines se font phonèmes
Que nous importe si je t'aime
Dans des coussins remplis de rimes
Les fleurs fanées se font sublimes
Et de l'intime et doux orage
Naissent des soleils sur la page !

Nous avons tous les âges...

Quel que soit notre âge, nous avons nos caprices
Quand un amour peu sage en notre âme s'immisce
Nous avons tous les cris, les larmes, les frissons
Un regard nous désarme et nous obéissons

Rien n'est aussi tentant que le fruit défendu
Pour un baiser léger, un sourire entendu
On est prêt à se battre, on est prêt à trahir
Pour des beautés d'albâtre, on est prêt à mourir

Mais quand le cœur s'alarme et que meurt la passion
Quand le corps se fait vain, la chair aliénation
Quand le vin de l'étreinte étourdit le désir
Il ne reste qu'un vide impossible à saisir

Et le chant de jadis aux accents séducteurs
Retentit comme un râle, écho accusateur
Et l'espace floral où se cachaient nos vices
Se transforme en un souffle, en un noir précipice

Nous avons tous les âges, toutes les raisons
Pour vibrer, pour aimer et pour fuir nos prisons !
Et si notre âme a soif d'une bouche complice
Avec grande ferveur nous boirons au calice !

Le jour efface les contours...

Le jour efface les contours
Des nuits d'espoir, des nuits d'amour
L'aube peint de ses feux blafards
La ville nue et son cafard

Un jour nouveau, un jour... Lequel ?
Frémissant, beau ou bien rebelle ?
Un jour pour encore inventer
Une autre vie plus enchantée

Nul n'a les clés de nos mystères
De notre présence sur Terre
Un jour il faudra disparaître
Tandis qu'un nouveau jour va naître

Passe le temps, passent les saints
Glisse le vent sur le tocsin
Demain la guerre ou bien l'amour ?
Mais chut... Vivons ! Voici le jour !

Ton regard

Il est des regards qui inspirent
Profonds, tendres comme l'enfance
Il est des âmes qui respirent
Les couleurs de la bienveillance

Il est des rires purs sans fard
Qui font danser le ciel autour
Et des sourires sans fanfares
Qui font fleurir les alentours

Il est des gestes maladroits
Et des mots remplis de tendresse
Il est des trônes d'enfants- rois
Et des bascules d'allégresse

Il est des forces sans armure
Et des étreintes d'infini
Il est un monde où le murmure
Devient l'éclat des symphonies

Il est, par-delà tes paupières
Le joyau de mon espérance
Comme dans nos troubles prières
La printanière exubérance...

Mélancolie

Tristesse étrange au fond de soi
Qui vient doucement sans fracas
Vous l'appellez mélancolie
Douce chanson qui fait son lit

C'est un puits clair au fond du jour
Après la vie après l'amour
Qui mêle l'âme au blanc matin
A l'infini, à l'incertain

C'est une lame au fond du cœur
Qui nous désarme et qui fait peur
Claire attente, silence pur
Avant l'éblouissant azur...

Rêverie de folie

Rêverie de folie et de métempsychose
Que ne puis-je être un vers, une étoile, une rose
Une ombre de la nuit veillant près de ta couche
Un soupir flamboyant, un baiser sur ta bouche

Que ne puis-je être un rêve, une toile de maître
Pour peindre dans tes yeux les couleurs de nos êtres
Enlacés, étonnés, hors du temps infini
L'un dans l'autre emboîtés, dans un seul souffle unis

O Toi, mon étrange et mystique désir
Mon ange de lumière au regard d'espérance
Toi, douceur familière à mon cœur, ma fragrance
Mon jardin sanctuaire où s'endort le plaisir

Vaincre le temps

Vaincre le temps perdu et mon cœur anathème
Apprendre l'infini de la miséricorde
De la lyre écouter vibrer toutes les cordes
Et croire et croire encore au sublime « je t'aime »

Détacher l'illusion, fendre l'indifférence
Dans les cendres d'hier retrouver un cœur pur
Voir au-delà de l'ombre un amoureux azur
Nourrir chaque instant d'une claire espérance

Retrouver cette foi qui tombe les montagnes
Qui bâtit des riants ponts entre les étoiles
De la vie, de la mort soulever tous les voiles
Transformer en palais tous les mâts de cocagne

Mais hélas voici donc cette humaine nature
Qui geint, qui désespère, qui crie, qui blasphème
Car on ne récolte pas toujours ce qu'on sème
Le livre de la vie est rempli de ratures

Partir ou fuir

Partir ou fuir, le cœur en liesse
C'est de soi toujours que l'on laisse
Partir, grandir... Avec hardiesse
Saisir la force et la faiblesse

Partir encore... Itinérance
D'un cœur épris d'autres chemins
Transformer en soleils l'errance
Cueillir des cieux d'or de ses mains

Prendre le temps d'appartenir
Quitter l'envie, toucher la vie
Puis ivre d'amour, retenir
Des souvenirs aux yeux ravis

Partir apprivoiser l'espace
Partir caresser l'insouciance
Dans le vol d'un oiseau qui passe
Voler un peu de clairvoyance

Partir pour nourrir ses espoirs
Partir, transformer son regard
Echapper au lent désespoir
Jeter un rêve au pied des gares

Partir rencontrer l'impossible
Traverser les frontières grises
Apprendre le cœur du sensible
Rendre son âme à la surprise

Puis, un jour, las des escapades
Aux couleurs claires et fugaces
S'en retourner, l'esprit sagace
Près des rêveries en cascade !

Post-scriptum

Il n'est plus temps de revenir
Les cœurs ne se sont pas parlé
Le froid de rancœur a perlé
L'ombre ancienne des souvenirs

L'espace a crevé les étoiles
Le temps a figé les fleurs bleues
Du ciel solaire et nébuleux
Et recouvert les mots d'un voile

Les jours, les mois puis les années
Ont creusé la nuit et le doute
L'espoir, la jeunesse en déroute
Traînent sur des sentiers fanés

Il n'est plus temps de réunir
Pas plus qu'il n'est temps de maudire
Les voix n'ont jamais pu se dire :
Laissons nos rêves alunir....

Il y a

Il y a des astres sur tes lèvres
Il y a de l'or dans ton regard
Il y a l'ivresse sans la fièvre
Il y a de la beauté sans fard

Il y a des soleils dans tes yeux
Qui viennent mourir sur tes hanches
Il y a des couchants délicieux
Au creux de mes rêveries blanches

Il ya des fleurs dans tes paroles
Et sur ta langue un vent divin
Il ya des champs de barcarolles
Dans le chant pur de nos deux mains

Il y a des ruisseaux d'espérance
Et des écumes de tendresse
Et des fontaines de jouvence
Dans les soupirs que tu me tresses

Et sur ta peau, dort le parfum
De la douceur et de l'amour
Le ciel se tait, l'ombre sans fin
Caresse les contours du jour

Essor (chanson)

J'ai vu le ciel boire à la fleur de ta bouche
La nuit exhaler les parfums de ton âme
Alors j'ai posé mes regrets sur ta couche
Et mes ennuis, et mes désespoirs infâmes

Tu as pris ma main effrayée dans la tienne
Puis entre tes doigts ont jailli des images
Les ciels de Florence, les terres de Sienne
Et les feux brûlants d'infinis paysages

J'ai vu l'azur croire au baiser de tes lèvres
La pluie essayer nos larmes automnales
Dans mon cœur ému, l'Amour ce grand orfèvre
A forgé ton nom dans l'espoir matinal

Et ton corps au mien amarré dans la houle
Mon corps près du tien frissonnant dans l'aurore
Enlacés tous deux loin des bruits de la foule
Prirent tout à coup leur flamboyant essor...

Je t'offre l'automne...

Je t'offre l'automne tout au creux de mes mains
Je t'offre la pluie, l'ombre que le vent pousse
Je t'offre la lune, épanouie et rousse
Le ciel et la terre aux couleurs de cumin

Le temps monotone étale ses langueurs
Aux creux de mes mains tu trouveras l'espace
Pour peindre les fleurs des étreintes fugaces
Des ciels estivaux du temps de leur vigueur !

Prends l'or et le feu, la feuille et son carmin
Accueille la nuit, son chant et son silence
La mélancolie et la douce indolence
D'un baiser vermeil dans le jour qui s'éteint

Je t'offre l'automne et sa chanson dorée
Ses contours changeants aux reflets de mon âme
Ses chaudes couleurs où crépite la flamme
Au fond des regards rêveurs et mordorés

